

Alice Bernat

Nouvelles



[Bibliothèque Francopolis n° 17](#)

Décembre 2025

En guise de note d'édition

Les douze mini-nouvelles réunies dans ce recueil sont toutes parues à la rubrique [Suivre un auteur](#), dans plusieurs numéros de *Francopolis* pendant les années 2021 et 2022.

C'est notre collègue de rédaction Éliette Viale qui nous a fait découvrir cette autrice discrète, en nous proposant ses proses.

Alice Bernat (née le 29 juillet 1944 à Montpellier, décédée le 11 février 2025 à Aix-en-Provence¹) nous a quittés aussi discrètement qu'elle a vécu, et comme elle a écrit...

Elle mérite de se faire mieux connaître comme autrice.

Pour honorer sa mémoire – ainsi que l'amitié que lui a portée Éliette, qui ressent douloureusement le vide de sa disparition – nous reprenons ses nouvelles dans ce livret électronique.

Sur la couverture :

Les immigrés. Sculpture (bronze) de Bruno Catalano, Marseille (photo : Alice Bernat, en accompagnement de sa nouvelle du même titre, la dernière de ce recueil, parue dans *Francopolis* au numéro de [novembre-décembre 2022](#)).

¹ Cf. [avis de décès](#), seule trace de sa biographie à ce jour sur la toile !

Comme un rêve de pierre

(Francopolis mai-juin 2021)

« Cette petite est jolie comme un cœur ». Comme une antienne reprise par le chœur des grandes mères et de tout le voisinage, la phrase avait accompagné l'enfance de Chloé.

Elle était jolie comme un cœur. L'affirmation ne soulevait aucune contestation, l'affaire était entendue et, cent fois répétée, admise par tous. L'évidence allait de soi.

Chloé eut un jour l'occasion d'apercevoir, dans un livre d'anatomie, des planches représentant un cœur humain et l'image ne lui fut pas très agréable. L'ombre du doute se glissa ce jour-là, entre les deux ventricules. Mais Chloé se dit vite que bien peu de ses contemporains ne se souviennent de la précision des planches d'anatomie étudiées à l'école : les nervures sanguinolentes, la masse gélatineuse. Chacun oublie très vite ce cœur là au profit de celui, épuré, qui s'étale le jour de la Saint Valentin à la devanture des fleuristes. Cette pensée lui parut pertinente et elle referma avec soin le livre rempli de cœurs sanguinolents.

Lorsque Chloé eut quinze ans, les garçons arrivèrent vers elle en rangs serrés. Aucun ne lui dit qu'elle était jolie comme un cœur car bien peu d'entre eux ne parlaient, trop occupés à suivre le parcours de leurs mains et de leur bouche sur le corps de Chloé.

Chloé ne permettait alors que des effleurements. Elle avait de tout temps connu les gestes furtifs sur sa joue, ses cheveux, ses épaules...il n'y avait que le cousin Alfred dont la main s'était

parfois égarée un peu plus bas. Chloé n'en avait guère été affectée : le geste n'avait fait qu'effleurer.

Quelques années plus tard, les garçons de l'adolescence s'essayaient avec plus ou moins de réussite à l'audace du cousin Alfred. Chloé eut dix-huit ans, elle était toujours jolie comme un cœur, parlait désormais plusieurs langues, chantait juste et dansait avec grâce.

On annonça bientôt son mariage avec un étudiant en architecture. Elle imaginait trois enfants blonds dans une grande maison que l'architecte sur le champ entreprit de dessiner. Ce fut par un après-midi ensoleillé, à la terrasse d'un bar, qu'un ami commun lui présenta Hugo :

« Vous ressemblez à... une icône... russe ».

Chloé avait toujours été accommodante : passer d'un cœur à une icône russe ne la dérangeait pas ; elle connaissait très vaguement l'histoire mouvementée de la Russie et de ses icones multicolores. Hugo ajouta qu'il était peintre et, avant de s'en aller, lui demanda si elle voulait bien poser pour lui.

Elle accepta tout de suite et, dès la première séance de pose, se déshabilla sans gêne ni difficulté. Chloé avait un corps lisse, chaque jour affiné par les regards et les gestes des autres. Ce fut alors au tour d'un pinceau de glisser sur les lignes de son corps.

Elle venait plusieurs fois par semaine à l'atelier, s'asseyait sur le tabouret, ne bougeait plus, ne parlait plus. Hugo s'arrêtait parfois de peindre pour la fixer puis recommençait à travailler – parfois avec nervosité – il ne pouvait alors s'empêcher de rejeter une couleur, un pinceau.

Un matin, alors que le soleil inondait l'atelier, Chloé l'entendit murmurer des phrases inachevées, d'où s'échappaient quelques

Nouvelles

mots : apparence..., décor ... Chloé leva les yeux vers lui tout en gardant la pose.

« C'est du Baudelaire. Vous connaissez Baudelaire ? » lui lança Hugo. « Non, qui est-ce ? » Hugo marmonna :

« Je suis belle, o mortels, comme un rêve de pierre ». Chloé lui répondit sur le même ton : « Moi, on me dit belle comme un cœur ».

Hugo la fixa un moment puis reprit ses pinceaux ; et ne dit plus un seul mot durant les séances suivantes.

Au bout d'un mois, il déclara que le tableau était terminé, mais qu'il préférerait qu'elle le découvre plus tard, lors de l'inauguration dans la galerie où il allait l'exposer.

Chloé poursuivit avec son fiancé architecte, la vie sans heurt des amoureux raisonnables. Les jours étaient ordonnés et plaisants. Elle reçut le carton d'invitation de la galerie mais, trop occupée par les préparatifs de mariage, elle oublia bien vite au fond d'une corbeille la date, l'exposition, le tableau, et le peintre.

Ce fut l'architecte qui, en cherchant quelques vieux papiers, fit ressurgir le carton d'invitation le jour même de l'inauguration. Ils n'avaient, pour la soirée à venir, aucun projet et décidèrent alors de se rendre ensemble à la galerie.

À quelques mètres de l'entrée, ils croisèrent un groupe de personnes en train de sortir de l'exposition. L'échange entre eux était vif, et un homme d'un certain âge, hors de lui, lançait des phrases avec véhémence.

Chloé ne perçut que quelques mots de son courroux.

En face de la porte d'entrée - personne ne pouvait y échapper - le portrait de Chloé couvrait tout un pan de mur. Le corps élancé de Chloé, la lisse, encore plus épuré que le vrai.

Mais le regard du spectateur ne faisait qu'effleurer la silhouette pour mieux s'accrocher, captivé, aux mouvements des gouttes qui, l'une après l'autre, à intervalle régulier, tombait dans un récipient placé au sol, au pied même du tableau.

En un long suintement venu d'un cœur sanguinolent cloué en lieu et place du visage.

La statuette

(Francopolis mai-juin 2021)

Le regard de Laura effleura la vitrine, la dépassa puis y revint, entraînant avec quelques secondes de retard, la prise de conscience.

La sculpture était bien là, parmi d'autres objets. Les bruits, les mots qui parasitaient son esprit depuis la sortie de son bureau s'étaient tous évanouis pour laisser place à cette seule certitude : il s'agissait, bien que légèrement modifiée, de la sculpture d'autrefois.

La ville faisait tourner, entre les rafales de vent, de violentes lumières qui giflaient l'objet à intervalles réguliers, l'arrachant alors à la demi-obscurité pour tout aussitôt l'y replonger. Ce n'était pas un temps à mettre un chien dehors, encore moins à musarder le long des vitrines. Et elle était seule parmi les passants à se tenir ainsi immobile au milieu d'un trottoir.

Un homme distrait la bouscula, avant de se retourner pour marmonner quelques excuses vite effilochées par le brouhaha de la rue. Elle n'avait pas détourné les yeux de la vitrine, juste reculé d'un pas à cause de l'involontaire collision.

À l'intérieur, le vendeur était appuyé contre son bureau et alignait des chiffres sur une calculette. Il sentit peut-être la présence de Laura, leva les yeux vers elle et replongea dans ses chiffres. Il se mordillait les lèvres en un geste nerveux. Laura s'obligea à détailler les autres œuvres d'art exposées dans la vitrine, retardant ainsi le moment de revenir à celle-là.

Juste le temps de maîtriser la déroute qui l'avait envahie et qui la faisait trembler. Elle leva les yeux sur un tableau représentant une mamma brésilienne, elle essaya en vain de s'accrocher aux

traits ronds du visage, aux couleurs agressives de l'arrière-plan ; elle se replia alors sur une assiette décorée de peintures naïves mais elle eut du mal à en suivre les contours.

La peinture, le vendeur, la rue, la réunion dont elle sortait, l'appartement où on l'attendait, se révélaient autant de barrages dérisoires à ce qui irradiait de l'objet qui l'avait arrêtée. Et elle ne pouvait qu'essayer de gagner quelques secondes, de reculer le moment où il faudrait bien décider. Non pas de l'ignorer, cela était depuis la première seconde où son regard l'avait croisé hors de sa portée, mais de le prendre dans sa main, de le toucher à nouveau.

Elle vit le vendeur toujours au téléphone hocher la tête à plusieurs reprises. Lorsqu'elle poussa la porte de la boutique, il la salua d'un geste rapide. En attendant la fin du coup de fil, elle fit le tour du magasin, s'arrêtant devant un objet puis un autre.

« Je peux vous aider ? »

Elle entendit la voix derrière son dos et se retourna. Le vendeur se tenait à quelques mètres d'elle et lui souriait.

« Oui... »

Elle tendit le bras en direction du tableau de la mamma brésilienne.

« Cette sculpture-là, combien ? »

Le vendeur avait tourné la tête vers le tableau et essayait de saisir ce qu'il fallait comprendre des mots ou du geste de la main.

« Laquelle ? »

Laura tourna la tête en un geste qui ramena ses cheveux sur le visage.

« Celle-ci là dans la vitrine »

Elle s'appuyait contre un présentoir pour maîtriser les vertiges que faisait naître cette statuette en bois, soudain projetée avec violence dans la laborieuse construction de sa nouvelle vie. Le regard du vendeur allait de Laura à la vitrine. Elle s'efforça de faire quelques pas en alignant des phrases sur les courbes de la statuette, ses liens épurés, l'élégance du travail. Des phrases toutes faites sous pilotage automatique. Le vendeur la regardait avec attention, intrigué peut-être par sa pâleur ou quelque autre signe indiscret qui s'échappait d'elle, qui lui échappait. Si bien que c'était lui maintenant qui se trouvait en décalage, qui laissait s'établir un moment de silence après le monologue volubile de Laura. Il en prit conscience se pencha vers la vitrine.

« Cette statuette ? »

Il souleva l'objet en un geste de la main qui l'enveloppait tout entier. Laura avança ses doigts, effleura le bois : les lignes avaient été retravaillées encore plus épurées, plus lisses, tendues jusqu'à laisser transparaître ce dont elles étaient pleines. Une déchirante vérité. Elle recula.

« D'où vient-elle ? »

« C'est l'œuvre d'Igor S. un sculpteur russe. Beaucoup de talent... » Il regardait la statuette comme s'il la découvrait.

« Comment l'avez-vous eu ? » insista t'elle, reposant la même question sous une autre forme.

Il leva les yeux vers elle, la fixa pendant un bref moment. « Igor S. était un artiste suivi par la galerie où je travaillais auparavant. Le patron croyait beaucoup à ce qu'il faisait ».

« Était ? »

Il hésita. « Igor S. est mort il y a un an ».

Elle n'avait pas vu venir le coup, ouvrit la bouche pour reprendre un peu d'air.

« Vous connaissiez cette statuette... » Le vendeur avait parlé à mi-voix sur un ton qui était tout sauf interrogatif.

« Pas tout à fait sous cette forme... »

Elle enchaîna sur le prix, remplit un chèque, et prit l'objet. Sur le pas de la porte, elle se retourna :

« Comment est-il mort ? »

« Je ne sais pas... »

Elle sentait sous ses doigts le ventre arrondi de la statuette, souvenir de l'enfant qu'elle n'aurait jamais et qu'Igor lui avait refusé. En sortant de la boutique, l'orage avait envahi la ville.

Elle trébucha dans une flaque d'eau et, avant de tomber, eut le temps de penser qu'elle n'allait tout de même pas en perdre l'équilibre.

Le Sahara

(Francopolis novembre-décembre 2021)

Pourquoi le Sahara ?

Quand on posait la question à Eva, elle pensait au tableau.

Au tableau du Sahara qui ornait l’affiche d’une exposition sur les peintres orientalistes. Elle l’avait longuement regardé alors qu’elle attendait Antoine devant le musée d’Orsay.

« Tu comptais amener Antoine dans un musée ? » avait ironisé Joséphine, lorsqu’elle lui avait appris l’anecdote.

Tout le monde savait que les plaisirs d’Antoine se situaient ailleurs.

Eva se rappelait très bien la photo du tableau qui l’avait interpellée, happée. L’arrivée d’Antoine avait brusquement rompu le charme.

Elle s’était alors promis de retourner au musée, de retrouver le tableau. Et ne l’avait jamais fait.

C’était ce jour-là que Joséphine avait décidé : « Mais la voilà, notre destination : le Sahara »

Eva, avant d’acquiescer, avait pensé qu’elle allait, d’une certaine manière, rentrer dans un tableau aperçu par hasard.

L’affaire fut vite conclue : il avait déjà été décidé, peu de temps auparavant, qu’elles avaient besoin de partir quelques jours-pour une parenthèse – disaient elles.

À Tamanrasset, ce furent leurs vies d’avant qui furent tout de suite mises entre parenthèses.

Leur présent désormais était envahi de chaleur, de poussière et de couleurs : de l’ocre des murets, au bleu du ciel en passant par les noirs des robes des femmes.

Et par les silhouettes fugitives des Touaregs se faufilant dans les ruelles étroites.

À l'arrivée, Ahmed, leur chauffeur, les attendait. Il n'était pas seul, deux garçons et deux filles l'accompagnaient : un jeune couple, plus Fabien et Marie, deux amis. Le 4*4 était déjà prêt, chargé de tout son barda : jerricans, tentes et provisions.

Les kilomètres s'étaient étirés sur les pistes tracées au milieu de roches, de cailloux, de dunes de sable : l'Assekrem, l'ermitage du père de Foucauld, In Salah, le plateau du Tademaït...

Et partout la même magie : l'étendue à perte de vue, le silence, la chaleur. La sensation de l'infini et de l'éternité. L'implacable certitude d'en faire partie.

Et, sous les doigts comme sur la peau, les vibrations silencieuses de l'air.

Ils croisèrent parfois quelques Touaregs et leurs chameaux et partagèrent avec eux l'eau d'un puits, au milieu de nulle part.

Avec quelques sourires, quelques gestes, mais sans parole.

À El Goléa, Eva avait changé de tente. Et changé sa place contre celle de Marie.

A Ghardaïa l'histoire était entendue : elle ne retournerait pas avec Antoine, ni même à Paris.

Finalement elle était passée des tableaux orientalistes aux tableaux de Cézanne.

Fabien habitait dans le Sud près de la montagne Sainte-Victoire. Il avait déjà décrit à Eva l'odeur des pins, les fleurs des amandiers au printemps et les couleurs des ciels en automne.

Sans oublier l'odeur des ruchers quand il s'occupait de ses abeilles.

Nouvelles



Gustave Guillaumet, *Laghout, Sahara algérien*,
1879 (Musée d'Orsay, Paris)

Le gardien de musée

(Francopolis novembre-décembre 2021)

Il habitait dans mon quartier et j'avais pris l'habitude de le croiser à la boulangerie. Nous avons fini par nous saluer, en voisins.

J'avais des horaires capricieux mais, lui semblait opposer au temps une rigueur implacable : je ne le croisais que si je me levais assez tôt pour être à la boulangerie à 8 heures tapantes.

C'était devenu un jeu, et j'y pensais parfois en entendant sonner mon réveil.

Muriel avait rigolé lorsque je lui avais raconté mes rendez-vous boulangers

« J'espère qu'il est beau gosse ? »

« Euh ! peut-être l'a-t-il été... Autrefois... ».

« Tu veux dire... Il a plus de 40 ans ? »

« Tu peux en ajouter 30 de plus... »

Bien sûr, elle a ri jusqu'à s'en étouffer.

J'habitais alors dans une chambre de bonne et j'essayais de finir avec peine quelques études littéraires. J'avais des amis, quelques amours et des examens en vue.

Mais j'étais intriguée par la densité de cet homme, sa silhouette massive, son pas lent, contredits par le regard rapide, incisif ; Aussi, chaque fois que je le croisais, je ne pouvais m'empêcher d'imaginer sa vie.

Peut-être, depuis des années, rentrait-il chaque soir dans un petit appartement vieillot où sa défunte femme avait laissé quelques napperons sous des plantes séchées. Auprès de quelque compagne de passage ? Ou bien avec sa vieille mère ?

Nouvelles

Mais son regard ouvrait d'autres pistes.

« Celle d'un serial killer », avait ironisé Muriel.

Un jour où je le croisai une fois de plus devant la boulangerie, je crois, qu'en entrant, j'ai volontairement laissé la porte se refermer sur lui. Sûrement pour provoquer une réaction.

Je n'ai pu m'empêcher de rougir quand j'ai vu son demi sourire.

La boulangère s'est retournée :

« Pas de mal monsieur Dippel ? Toujours le pied marin hein ? »

Je me suis excusée sous son regard amusé mais je n'ai pu m'empêcher de relever les paroles

« Vous êtes marin ? »

C'est elle qui a renchéri « et comment donc !... il a longtemps vécu sur un bateau, hiver comme été... »

Lui s'est contenté d'un sourire et est reparti, sa baguette sous le bras.

Désormais lorsque je le croisais, j'arrivais à lui arracher quelques mots, à partir desquels je lui inventais, plus que jamais, des vies au bout du monde - dûment encouragée par les bavardages de la boulangère.

Le bateau m'avait ouvert mille horizons : Une péniche en eau calme ? Un tanker dans le canal de Panama ? Ou un paquebot en Méditerranée ?

C'est finalement la boulangère qui, au milieu d'un flot de paroles, a tranché le débat « il a longtemps passé sa vie sur des cargos à arpenter toutes les mers du monde... jusqu'à... »

Bien sûr, je ne me suis pas contentée de ses points de suspension et, à ma demande, elle a fini sa phrase :

« Jusqu'à la mort de son fils... mort à vingt ans... noyé... »

Quelques jours plus tard, alors qu'un ami de passage m'avait entraînée au musée de la ville, je me suis arrêtée dès l'entrée, sidérée.

Il était là mon voisin-marin, assis, un livre à la main. Gardien de musée.

Je lui avais prêté mille vies et il en avait encore une autre.

En m'apercevant, il me fit un clin d'œil, et reprit sa lecture.

À la fin de notre visite, il vint vers moi :

« Vous avez été étonnée n'est-ce-pas ? Et pourtant, c'est seul endroit où j'ai pu retrouver un peu de calme après la mort de mon fils. A seulement rester là, immobile, au milieu de toutes ces traces humaines, tous leurs échos. »

Il avait bourlingué sur tous les océans, avait connu toutes les escales, les ports, leurs bars, leurs filles.

Mais lorsqu' il avait été blessé –irréremdiablement- il était venu s'asseoir au milieu de tableaux peints par d'autres hommes et d'autres femmes. En d'autres temps. En d'autres lieux.

Ultime escale qui les résumait toutes.

Et il a conclu avant de regagner sa place :

« Regardez bien : il y a dans ces tableaux tous les éclats de nos vies ».



Claude Ivert, *Le gardien du musée* (photographie)

Alice Bernat

La voisine

(Francopolis novembre-décembre 2021)

Elle était immobile sur le perron de la maison familiale.

La robe était courte et seyante, la silhouette fine, et ses longs cheveux blonds étaient à moitié cachés par un chapeau de paille.

Son visage était tourné vers la rue.

C'était l'heure de la sieste : plus rien ne bougeait dans le village.

Aucune voiture, aucun passant : la chaleur recouvrait tout, interdisait le moindre mouvement, le moindre bruit.

De ma fenêtre, j'avais l'impression que la vie s'était arrêtée sur l'image.

Elle était là debout, ne bougeait pas, ne manifestait aucun signe d'impatience.

Un tout petit moment qui avait un goût d'éternité et qui s'étirait, s'allongeait, envahissait l'espace.

La moiteur de l'été rajoutait à l'immobilité de la scène.

Attendait-elle un ami ? Des amis ? La promesse d'un amour ? D'une aventure ?

Elle ne manifestait aucun signe de fébrilité.

Peut-être trop certaine du rendez-vous prévu. Aucune trace d'inquiétude sur de potentielles promesses non tenues. Aucun doute.

Elle attendait.

Cinq minutes, un quart d'heure, une demi-heure. Nous étions maintenant deux à attendre.

Nouvelles

Elle fit quelques pas, reprit la pose au bas des marches, la main posée sur un muret.

À aucun moment elle n'avait regardé sa montre.

Mais depuis qu'elle avait bougé, c'était moi maintenant qui m'impatientait.

Peut-être son téléphone avait-il sonné, j'étais, de toutes façons, trop loin pour l'entendre : Mais je la vis chercher quelque chose dans la poche de sa robe, sortir son portable, le regarder rapidement avant de le remettre à sa place.

Sans réaction visible.

Il faut dire que, de ma fenêtre, je ne pouvais distinguer clairement les traits de son visage.

Je sus cependant – à ce moment là – que l'attente était finie. Quelle qu'en ait été l'issue : un report, une annulation, un adieu...

Et effectivement en un mouvement brusque, elle tourna le dos à la rue et rentra dans la maison.

Le texto avait peut-être été anodin ou brutal, Il avait peut-être changé sa vie ou réglé une affaire banale.

Mais je ne pouvais m'empêcher de penser qu'elle s'était juste échappée, pour quelques instants, d'un tableau peint en Amérique il y a plusieurs dizaines d'années. Par un peintre nommé Edward Hopper.



Edward Hopper, *Été*, huile 1903 (Delaware Art Museum
– Wilmington, reproduit d'après le site wahooart.com)

Nouvelles

La lettre

(Francopolis janvier-février 2022)

Été comme hiver, chaque jour, elle venait s'asseoir, bien droite, sur le bloc de pierre à l'entrée du chemin. Elle ramassait ses jupes autour de ses jambes, resserrait son fichu autour de sa poitrine et ne bougeait plus : elle attendait. Parfois cinq minutes, parfois une heure, parfois plus, selon les aléas des rencontres et des livraisons du facteur.

C'était le même facteur qui, autrefois durant la guerre, apportait toutes les nouvelles : celles des journaux qu'elle lisait avidement mais aussi –parfois- celles de ses fils. Elle avait eu huit enfants dont sept garçons et quatre d'entre eux étaient sur le front de l'Est.

Le village n'était pas bien grand mais la guerre avait dispersé les familles nombreuses aux quatre coins de l'hexagone et le facteur avait alors la lourde tâche de délivrer les nouvelles des fils partis au combat. Aussi, en remettant chaque lettre à son destinataire, il ne manquait jamais d'ajouter un mot, une phrase, et prenait parfois le temps de commenter les derniers événements.

Pendant tout le temps de la guerre, elle a lu le journal – chaque jour – y guettant le moindre signe d'espoir. Que tout cela cesse, que ses fils reviennent, que la vie à la ferme reprenne son cours.

Quand enfin une lettre arrivait, elle esquissait un sourire, vite effacé par le doute : la lettre avait été écrite plusieurs jours auparavant et ne concernait qu'un des fils. Et aussitôt la lettre lue et relue, la question revenait et l'angoisse avec « Et en ce moment ? Et les trois autres ? »

Ainsi, chaque matin pendant des mois et des mois, elle est restée là, immobile, assise sur la pierre à l'entrée du chemin. Puis un

jour, elle s'est mise à parler toute seule : au président français, aux Allemands, et bien sûr à chacun de ses fils.

Et les jours où il n'y avait pas de lettre, elle a commencé à refuser de bouger, de rentrer à la ferme : elle disait que le facteur avait du retard ou qu'il avait oublié de lui donner les lettres et qu'il allait s'en apercevoir.

Désormais les enfants du village la traitaient de folle et les adultes, en la croisant, baissaient les yeux devant trop de douleur. En essayant de ne pas entendre les prénoms des quatre fils qu'elle égrenait dans des monologues sans fin.

La lettre de l'armée a bien fini par arriver. Ce jour-là, la tournée du facteur s'est allongée d'un grand détour : C'est la fille de la vieille dame qui l'a ouverte.

Avec mille précautions, on a essayé d'apprendre la nouvelle à la mère : elle semblait comprendre, pleurait un peu, puis partait au bout du chemin pour attendre le facteur.

Les trois autres fils ont fini par revenir, malades, épuisés mais vivants. Elle leur a tendu les bras, les a embrassés. Mais dès le lendemain, elle s'est à nouveau assise sur la pierre du bout du chemin et a attendu...

Et pendant dix ans, jusqu'à sa mort, elle n'a jamais manqué le rendez-vous du facteur chaque matin.

Témoin irréductible de la folie des hommes.

Nouvelles



Monument aux morts de Gueret. Sculpteur : Coutheillas (1923).

Alice Bernat

L'arc-en-ciel

(Francopolis janvier-février 2022)

Je l'avais rencontré par hasard, le dernier jour d'une exposition de ses tableaux dans une galerie de la ville.

L'expo allait fermer et il allait falloir décrocher le lendemain.

Tout ce qu'il avait soigneusement mis en place.

Pour refléter, pour dialoguer, pour étonner.

Il y avait eu du passage, des gens plus ou moins intéressés, mais aucun coup de cœur, aucune retombée ni dans la presse ni chez les visiteurs.

Le temps, l'énergie, la soif de rencontres, il avait peur désormais que tout cela n'ait servi à rien. Et que rien de ce qu'il avait créé n'ait réussi à refléter, dialoguer, étonner.

Il se retrouvait seul face à ses tableaux qu'il avait peints pour d'autres.

Certains membres de l'atelier de peinture qu'il coanimait n'étaient même pas venus.

Et dans la galerie devenue quasi déserte il n'y avait désormais plus la place que pour le doute.

Le propriétaire de la galerie a essayé de trouver quelques mots évidemment impuissants à remonter le temps, à faire de l'expo une réussite, à recréer l'illusion de la rencontre avec le public.

Le peintre est parti sous l'orage pour regagner son atelier : la pluie sur les vitres, la maison vide, les pinceaux les couleurs devenues inutiles devant une table et une chaise abandonnée. La nausée devant le vide ...

Vide. Le mot tournait, prenait toute la place, remplissait le silence.

Nouvelles

Il s'est assis, les mains sur ses genoux. Pendant des minutes... des heures ? Le regard fixé sur ses doigts inertes, inefficaces.

Quand la pluie s'est arrêtée, les lumières d'un arc en ciel se sont faufilees dans la pièce, ont effleuré ses mains.

Lentement elles ont bougé vers un pinceau, une couleur, un support, et elles ont commencé à tracer des lignes.

Il m'a dit plus tard qu'il avait eu l'impression d'être passif, presque absent, simplement entraîné, qu'il s'était contenté de les suivre...

Un an après, dans la même galerie, il est revenu accrocher des tableaux. Sur les affiches qui annonçaient l'exposition, le mot « Arc-en-Ciel » se déclinait à l'infini. En lettres dansantes de toutes les couleurs.

Alice Bernat

Le rendez-vous

(Francopolis mai-juin 2022)

Elle avait une chance sur deux ? sur trois ?

Autrefois elle aurait joué cela à cloche-pied : droit, gauche, jusqu'au prochain feu, jusqu'à la prochaine rue. Mais, ici, ce jour-là, elle était vraiment lasse : elle avait l'impression que les ressorts de sa vie se détendaient, peu à peu... : en fonction de l'histoire, de la saison. Il y avait eu beaucoup d'histoires, beaucoup de saisons, et maintenant sous ce ciel d'un bleu écrasant, se jouait une autre partie de son histoire. La suite ?

Pourrait-elle enchaîner ? Des morts, des ruptures, des vides et des morceaux de vie...

Et encore mettre un pied devant l'autre, un jour après l'autre.

Au bas des escaliers de la piscine, deux chaussures abandonnées. Les mêmes, ou presque, que celles qu'ils avaient vues ensemble, autrefois, dans une toile de David Hockney.

Un indice ? Un message ? Un abandon ?

Le bonheur de la rétrospective du peintre à Londres, les couleurs flamboyantes, les longues discussions animées. Et les nuits sans fin... Mais aussi les disputes, les départs, les regrets.

Elle leva les yeux vers la maison silencieuse inondée de lumière et de bleu : le bleu du ciel, le bleu de la piscine. Le bonheur à portée de main.

Elle n'avait plus que quelques pas à faire et elle saurait.

Dès la porte ouverte, elle saurait : il avait l'habitude en entrant de jeter son sac, son téléphone et ses clés sur le meuble de l'entrée.

Nouvelles

Mais peut être aussi, dès la porte ouverte, ce vide, ce vide qui allait la happer.

Hugo frissonna, il lui semblait avoir entendu au loin une porte claquer. Par un courant d'air ? Il allongea le pas. Il avait rendez-vous, ils avaient rendez-vous. Il devait impérativement arriver avant elle. Ils avaient encore, peut-être, une chance de reprendre l'histoire. Leur histoire.

Mais il avait été retardé à l'atelier par un client bavard et il en avait même oublié son sac, son téléphone, ses clés.

Il se rassura en se souvenant avoir volontairement laissé la porte de la maison ouverte.

De loin, il cria son nom. Personne ne répondit. Il accéléra encore son pas.

Arrivé près de la maison, il aperçut Laura, immobile sur les marches de la piscine.

Penchée sur des nu-pieds abandonnés.



David Hockney, *Pool and Steps* (1971)

Alice Bernat

Oiseaux de nuit

(Francopolis mai-juin 2022)

J'étais sorti pour fuir ma chambre et les pensées qui y tournaient en rond.

Je connaissais ce restaurant pour y être venu plusieurs fois dans la journée lors de mes tournées dans la région.

Mais à cette heure de la nuit, l'atmosphère y était toute autre.

L'agitation du jour, les commandes lancées à voix haute, le bruit des conversations avaient laissé place à nos solitudes, soulignées par une lumière indiscrete.

Au dehors, malgré la douceur de l'air, la rue était noire et déserte : Aucune lumière dans les maisons voisines, aucune silhouette aux fenêtres, aucun véhicule sur la chaussée, aucun piéton sur les trottoirs.

La vie avait tout simplement reflué loin de cet endroit.

Nous laissant seuls, tous les quatre, autour d'un comptoir de bar : trois hommes et une femme.

Le serveur avec ses derniers rangements, moi avec mes décisions à prendre, et eux deux, côte à côte, un homme aux traits aquilins et une femme à la chevelure rousse.

Ils ne se regardaient pas, ne se parlaient pas.

Lui, cigarette à la main, échangeait quelques mots avec le serveur.

Elle, visage indéchiffrable, regardait l'objet qu'elle tenait au bout de ses doigts : un bout de papier ? Une friandise ?

Les manches courtes de sa robe rouge dénudaient ses bras. Et sa main gauche, appuyée sur le bar, semblait effleurer

Nouvelles

négligemment le bras de l'homme. En un geste de rapprochement ? de questionnement ?

Étaient-ils des habitués ? Ou avaient-ils échoué ici, comme moi, juste pour un arrêt au milieu de leurs vies. Juste pour un moment en suspension dans leur présent.

Je devais décider demain de la forme qu'allait prendre ma vie : dans un nouveau boulot ? un nouveau lieu ? Au risque de fragiliser un peu plus la relation amoureuse dans laquelle j'étais engagé depuis plusieurs années ?

La bouche de la femme semblait esquisser un demi-sourire. Peut-être aux propos anodins échangés entre l'homme et le serveur, ou à l'ironie d'une soirée décevante, d'un amour en fin de course.

La nuit avait suspendu son cours sur le déroulé de nos vies et ouvrait tous les possibles. Y compris les plus improbables.

Le temps flottait, s'étirait, nous offrant un sursis avant les décisions à prendre, les réalités à affronter.

Comme une courte échappée en dehors du réel.

Elle était belle.

Et j'ai pensé qu'en d'autres lieux, en d'autres temps, avant aujourd'hui ou après, nous aurions pu nous rencontrer.

Et, avec un peu de chance, nous aimer.

Alice Bernat



Edward Hooper, *Nighthawks* (1942)

L'effet papillon

(Francopolis mai-juin 2022)

Le restaurant était situé non loin de la Trevaressa au nord d'Aix en Provence.

C'était la première fois que j'y venais. Nous y étions arrivés par des routes étroites qui se fauilaient au milieu des vignes, des champs d'oliviers, et de quelques vieilles fermes.

Avec toujours, au loin, la montagne Sainte Victoire.

Il y avait le soleil, les cigales, le jardin était magnifique et l'air était transparent, comme il l'est souvent dans le Sud.

Une jolie parenthèse à l'abri du reste du monde.

Un monde en pleine ébullition à cause d'une chauve-souris, présumée chinoise, qui avait entraîné - à elle toute seule - des millions de morts et de malades, des confinements à répétition, des discussions à n'en plus finir, des ruptures.

L'espace avait été saturé d'émotions, les gourous avaient levé la tête et la raison avait eu beaucoup de peine à se faire entendre.

L'aile de la lointain chauve-souris avait provoqué de multiples bouleversements dans toutes nos vies.

Y compris dans la mienne

Le serveur nous a apporté la carte des vins.

Après quelques hésitations, j'ai accepté la responsabilité de choisir le vin qui allait accompagner notre repas. En réalité mes connaissances étaient plutôt fragiles mais j'avais, lors de rendez-vous précédents, bluffé un peu autour d'anciens stages d'œnologie.

La liste des vins était longue, mais je me suis vite arrêtée sur la cuvée d'un vin du pays dénommée « l'effet papillon »

De toute évidence en référence à la célèbre phrase d'Edward Lorenz « le battement d'ailes d'un papillon au Brésil peut-il provoquer une tornade au Texas ? »

Et aussi, et surtout, en résonance avec ma situation actuelle.

A cause de la chauve-souris lointaine qui avait embrouillé tous les fils de nos vies, j'avais dû quitter une région qui n'avait rien à voir avec le Sud, une famille fracturée par des prises de position contradictoires face à la pandémie et, surtout, la boutique où je travaillais et qui avait fermé suite aux confinements successifs.

J'avais dû tout réinventer à partir des pistes fragiles de recherche d'emploi, d'appartement, et de rencontres inattendues.

Y compris celle de l'homme qui était assis en face de moi et qui était entré dans ma vie il y a quelques semaines seulement, à la suite d'un enchaînement improbable d'événements successifs.

Arrivé de Bordeaux après le premier confinement, il avait lui aussi trouvé dans le Sud un autre avenir ; Et il habitait depuis peu près de l'appartement que m'avait prêté une amie. Elle-même retenue à l'étranger, à cause de lointaines décisions politiques concernant la pandémie.

Quelles que soient ses qualités, on ne pouvait trouver de cuvée mieux adaptée que celle dénommée « l'effet papillon » pour accompagner notre repas...

Quand nous avons commandé le vin, le serveur nous a expliqué avec force détails, que la bouteille que nous avions choisie venait d'un domaine viticole voisin, le Domaine de Belambrée, que ce vin était issu de vieilles vignes de plus de soixante ans, vendangées à la main. Et que les propriétaires récoltants l'avaient nommé ainsi car ils l'avaient obtenu en modifiant un seul et simple détail au tout début du processus de vinification.

Nouvelles

En savourant la première gorgée de cette cuvée prodigieuse, j'ai souri à mon compagnon.

Ce vin tenait toutes ses promesses : il était profond, puissant, complexe, issu d'un vieux pays, d'une vieille terre qui en avaient déjà vu passer bien d'autres, de ces bouleversements venus de régions proches ou de pays lointains.

À cause, ou non, de quelques battements d'ailes.

L'incendie

(Francopolis septembre-octobre 2022)

On racontait dans le village que la maison avait pris feu toute seule.

« Vous comprenez, m'avait dit la boulangère, toutes ces fioles qu'il a laissées à moitié ouvertes, tous ces pots de peinture et cette maison ouverte aux quatre vents... Cela ne pouvait que mal finir... »

Quand j'étais arrivée ici, on m'avait souvent parlé du fada, de ce peintre qui passait ses journées à trimballer son chevalet et ses nuits à laisser l'électricité allumée.

« Vous vous rendez compte ? Toutes les nuits jusqu'à plus d'heure... »

Dès le début, il m'avait intrigué ce peintre parti juste avant mon arrivée, mais toujours aussi présent dans les conversations. Bien sûr, j'avais posé des questions sur lui, sur ses tableaux.

Tout le monde le connaissait : c'était le petit fils de Raymond. Le Raymond, qui avait repris la ferme familiale à l'entrée du village, Le Raymond, qui avait été un résistant notoire puis le maire du village pendant près de vingt ans. Et qui était mort il y a seulement quelques années.

Sur le petit fils, on en savait beaucoup moins... Sa mère, l'unique fille de Raymond, était partie avec lui juste après l'accouchement - en Amérique, ajoutait-on à voix basse, suite à des histoires... Et le petit fils n'était revenu dans le village qu'après la mort de son grand père.

Quant à ses toiles, personne n'en parlait. À vrai dire je crois que personne ne les avait jamais vues. On savait juste qu'il avait fait de la ferme son atelier. Et ceux qui le croisaient parfois, toujours

seul, son chevalet sous le bras, ne savaient ni où il allait peindre ni ce qu'il peignait.

Pourtant il ne manquait jamais de s'arrêter pour dire bonjour, échanger quelques mots sur la pluie et le beau temps, avant de reprendre tout aussitôt son chemin.

J'avais recherché son nom sur un moteur de recherche mais n'avais rien trouvé. Par contre le grand-père occupait une grande place avec ses médailles et ses mandats successifs.

J'étais même allée jusqu'à la ferme abandonnée : il y avait effectivement partout du matériel de peinture à moitié éventré, tordu, probablement victime de chiens errants ou de quelques gosses désœuvrés. Mais aucune trace de tableau. Aucun reste de toile déchirée ou inachevée.

Lorsque l'incendie a eu lieu, les pompiers ont inondé en vain les murs, les toits, l'intérieur des pièces. Tout a brûlé. Enfin presque.

À quelques mètres de pierres encore fumantes, certains ont vu deux toiles violemment projetées au sol par la fureur du brasier. Elles commençaient à se tordre sous l'effet de la chaleur quand un pompier les a aperçues et les a mises à l'abri un peu plus loin.

Quelques jours plus tard j'ai croisé ledit pompier sur la place du village et je lui ai aussitôt demandé ce qu'étaient devenus les deux tableaux. Il m'a alors assuré qu'ils avaient complètement disparu.

« Quand le feu s'est calmé, je les ai cherchés un peu partout mais je ne les ai jamais retrouvés »

« Ils étaient dans quel état ? »

« Moyen... mais presque intacts. »

« Que représentaient-ils ? »

« Oh ! Si je me souviens bien... il y avait du bleu, des arbres tordus, et beaucoup de lumière blanche. »

Le peintre n'est jamais revenu au village et personne n'a retrouvé les toiles qu'avait vues le pompier.

Plusieurs années après, je suis revenue à Montpellier et j'ai eu l'occasion de voir une exposition du peintre ZAO WOU KI. Et devant un de ces tableaux, j'ai immédiatement repensé au peintre du village.

Il y avait du bleu, des arbres tordus, et beaucoup de lumière blanche.



Les immigrés

(Francopolis novembre-décembre 2022)

Lorsque le téléphone a sonné, j'étais devant mes feuilles remplies de ratures : j'essayai, une fois de plus, de terminer un article pour mon journal. Un article sur les immigrés.

Quelques jours auparavant, le directeur de rédaction m'avait interpellé :

« Almazor, c'est pour toi ce sujet, toi qui as vécu l'immigration de tes parents ».

« Et de mes grands-parents » ai-je ajouté, en pensant à la voix rocailleuse de ma grand-mère, à ses mots espagnols mélangés à quelques mots de français, mal prononcés, mal compris.

Ils étaient arrivés en France fuyant Franco, avec juste une valise chacun, et nous deux, mon frère et moi, dans leurs jambes. Puis le camp de Rivesaltes, puis la volonté de mon père de remuer ciel et terre, de chercher et enfin de trouver un emploi dans une boulangerie. Lever 3 h du matin, samedi et dimanche compris : Toute sa vie en France.

Bien sûr, il y avait l'histoire de ma famille mais chaque migration a sa différence.

Les discussions se multipliaient autour de moi : le sujet était sensible. Et je peinais à produire des mots appropriés, à éviter les banalités, les redites. Je patinais.

Aussi, lorsque Michael m'a appelé pour me proposer une balade à Marseille, j'ai aussitôt acquiescé avec plaisir. Cela me sortirait de mon papier inabouti et de mes phrases raturées.

Il faisait beau, on pourrait faire une sortie en mer. Son vieux bateau n'avait pas bougé de l'hiver et il avait hâte de le retrouver.

Mais lorsque nous sommes arrivés sur le Vieux Port, le mistral s'était levé. Tous les drapeaux étaient au rouge. Nous nous sommes engouffrés dans les petites rues voisines, espérant trouver une table de restaurant à l'abri du vent.

Et à un carrefour, devant nous, elle était là, évidente, la sculpture de l'émigration : un homme, debout, en marche, mais coupé en deux par un vide laissé entre les deux parties de son corps, vide partiellement comblé par un bagage tenu à bout de bras. La tête, le buste, les bras n'étaient reliés aux jambes que par ce seul bagage. Un peu plus loin, trois autres sculptures de même facture étaient disposées en file d'attente, l'une derrière l'autre.

Le lendemain matin, en arrivant au bureau, j'ai tendu au directeur l'article que j'avais écrit dans la nuit. Il était largement illustré par les photos des sculptures de Bruno Catalano exposées sur la place de la mairie. Qui faisaient surgir en écho toutes les traces laissées sur les pavés de Marseille.



Sculpture (bronze) de Bruno Catalano, Marseille.

Nouvelles

Table des matières

EN GUISE DE NOTE D'ÉDITION	2
COMME UN RÊVE DE PIERRE.....	3
LA STATUETTE	7
LE SAHARA.....	11
LE GARDIEN DE MUSÉE	14
LA VOISINE	18
LA LETTRE	21
L'ARC-EN-CIEL	24
LE RENDEZ-VOUS	26
OISEAUX DE NUIT	28
L'EFFET PAPILLON	31
L'INCENDIE	34
LES IMMIGRÉS.....	37
TABLE DES MATIÈRES.....	39